

Covid 19 : choisir la vie

Ce fut d'abord une surprise : la catastrophe est arrivée de mon vivant, plus tôt que je ne l'avais imaginé (étant donné mon âge, je pensais lui échapper, même si c'était de justesse...) Raté ! Et d'une manière que je n'avais pas envisagée, malgré toutes mes lectures. Consolation : un homme aussi averti que Pablo Servigne, l'un des « pères » de la collapsologie, ne l'avait pas vue venir. Et voici maintenant qu'elle dure, qu'elle met notre patience à l'épreuve (alors qu'une partie de la population perd patience). Cependant, si l'on ne profite pas de cette situation pour changer, c'est gâcher une crise, nous dit Bruno Latour. Et mettre l'humanité en danger si elle rate ce tournant. J'ai recueilli dans des journaux, des livres, des sites Internet etc. ce que des « connaisseurs » de diverses disciplines disent du phénomène inouï que nous sommes en train de vivre, en m'intéressant à l'origine de la pandémie et aux leçons qu'ils en tirent (tout en laissant de côté le domaine médical malgré son importance). Sans la séparer de l'ensemble de l'écologie dans laquelle est « enchâssée » cette crise sanitaire (Latour). Ce qui figure dans ce texte n'est que le résultat d'une ballade au hasard des chemins et n'a rien d'exhaustif ni de systématique. C'est aussi un choix personnel, influencé par de multiples rencontres et situé dans un contexte particulier. Et un choix provisoire.

L'origine de la pandémie

Première interrogation : mais d'où vient cette pandémie, quelle en est l'origine, la cause ? S'agit-il d'un phénomène naturel, comme une éruption volcanique ou un tremblement de terre ? Ou le comportement de l'être humain est-il impliqué dans son surgissement, comme dans le dérèglement climatique ou la chute de la biodiversité ? On n'a pas de certitude absolue quant à l'irruption du SARS-CoV-2, mais de sérieuses hypothèses.

- Les virus se trouvent dans la nature, ils prolifèrent en particulier dans les organismes d'animaux sauvages. Le problème surgit quand nous entrons en contact avec ces animaux, alors que nous ne sommes pas équipés pour nous protéger de leurs virus. Dans le cas du SARS-CoV-2, à l'origine de la maladie appelée Covid 19, le premier réservoir est probablement une chauve-souris. Celle-ci aurait infesté un hôte intermédiaire qui l'aurait transmis à l'être humain. Au début de l'année 2021, donc plus d'un an après le départ de la pandémie, une mission d'enquête internationale, envoyée en Chine par l'OMS et étroitement contrôlée par le pouvoir chinois, n'a pas abouti à des conclusions définitives. Cette mission s'est notamment rendue sur le marché d'animaux vivants de la ville de Wuhan où un foyer de contagion a pu être, sinon le point de départ de la pandémie, du moins un amplificateur de celle-ci. Cependant, l'hôte intermédiaire est resté introuvable. Autre hypothèse, qualifiée de « hautement improbable » lors d'une conférence de presse au retour de la mission, le SARS-CoV-2 aurait pu s'échapper d'un laboratoire de cette même ville. Il n'empêche que quelques jours plus tard, le directeur général de l'OMS déclarait que toutes les hypothèses restent ouvertes.

- Quoi qu'il en soit, la Covid-19 fait partie des zoonoses, les maladies transmises par des animaux. Si le nombre de personnes touchées par une maladie infectieuse diminue dans le monde grâce à des systèmes de santé efficaces et aux antibiotiques, par contre celui des épidémies s'est multiplié par plus de 10 entre 1940 et aujourd'hui, souligne le chercheur Serge Morand. Ces dernières décennies ont vu, entre autres, l'émergence d'Ebola, en 1976, du Sida, du SARS-CoV, déjà en Chine, en 2002, avec comme hôte intermédiaire la civette, du

MERS CoV, décelé a 2012, au Moyen-Orient, avec le dromadaire comme transmetteur. La probable survenue d'une pandémie avait été annoncée, entre autres, par le journaliste scientifique américain David Quammen qui, en 2012 avait publié un ouvrage sur les infections animales. « Lorsque je préparais mon livre, les experts me prédisaient exactement ce qui est en train de se passer », raconte-t-il aujourd'hui. Au début de l'année 2018, l'OMS avait inscrit une maladie X dans la liste des pathologies pouvant provoquer un danger international, une maladie qui résulterait probablement d'un virus d'origine animale.

- Pourquoi observe-t-on (et subit-on) un nombre accru d'épidémies ? L'anthropologue Philippe Descola, comme d'autres chercheurs, incrimine certaines conséquences de notre système de production. Avec une dégradation et un rétrécissement sans précédent des milieux peu touchés par l'espèce humaine, du fait de leur exploitation par l'élevage et l'agriculture industriels, l'extraction de minerais et d'énergies fossiles ou le peuplement de zones autrefois peu habitées. Ainsi, des espèces sauvages réservoirs de pathogènes se trouvent-ils en contact plus fréquent et plus intense avec des humains. Les mêmes activités humaines qui sont à l'origine du changement climatique et de la perte de la biodiversité entraînent également le risque de pandémie, souligne un rapport scientifique.

- L'augmentation des maladies infectieuses coïncide avec la croissance des taux de déforestation tropicale enregistrés ces dernières décennies, souligne la FAO. Sa pratique massive a amplifié le phénomène depuis cinquante ans, en particulier dans les zones intertropicales, au Brésil, en Indonésie ou en Afrique centrale, surtout pour la plantation du palmier à huile ou du soja, dit le chercheur Jean-François Guégan. Lorsque la forêt tropicale profonde n'était pas exploitée, personne ou presque n'était exposé au risque de contracter un pathogène ajoute-t-il. La déforestation détruit des barrières naturelles et perturbe les écosystèmes. Elle abat les murs entre la nature sauvage, avec ses énormes réserves de virus d'un côté et des villes souvent surpeuplées de l'autre. Par ailleurs, une multitude d'espèces sont en voie d'extinction. De nombreux systèmes de régulation des pathogènes sont ainsi bouleversés, souligne Serge Morand. Nous avons moins de prédateurs qui contrôlent la population des petits mammifères porteurs de microbes ou celle de tiques et réduisent la transmission des pathogènes. Nous créons ainsi des « pathosystèmes ».

- C'est pour nourrir les animaux domestiques et notamment d'élevage que nous utilisons des terres, notamment issues de la déforestation, qui empiètent sur le monde sauvage. L'explosion du nombre de ces animaux domestiques explique, entre autres causes, l'augmentation des épidémies. En outre, l'élevage intensif entraîne une simplification génétique et une uniformisation des espèces et offre ainsi plus de prise aux pathogènes. L'industrialisation agricole a dramatiquement réduit le nombre de races animales domestiquées au profit des plus rentables. On diminue leurs chances d'adaptation aux nouveaux pathogènes via les processus évolutifs, souligne le professeur de biologie valaisan Raphaël Arlettaz. De surcroît, de mauvaises conditions d'hygiène dans les élevages peuvent accroître les risques d'épidémie.

- Raphaël Arlettaz met en cause l'explosion démographique en cours. « Notre espèce est devenue super abondante et omniprésente, un super hôte pléthorique, attractif pour de nombreux pathogènes ». Avec une espérance de vie plus élevée, alors que les personnes âgées paient le plus lourd tribut au coronavirus en raison de la diminution de leurs défenses immunologiques. Et non seulement l'humanité est de plus en plus nombreuse, mais une partie croissante d'entre elle jouit d'une plus grande richesse, ce qui favorise les modes de vie inactifs, les comportements sédentaires et donc l'obésité, les risques d'hypertension, de diabète et de maladies cardiovasculaires, comorbidités fréquemment associées aux formes

sévères de la Covid. Cette abondance entraîne également un changement de système alimentaire qui nous rend plus vulnérables à certaines zoonoses du fait d'une baisse de l'efficacité de notre système immunitaire, affaibli par l'obésité, le diabète ou par l'exposition à des pesticides et à des perturbateurs endocriniens, ajoute l'agronome Michel Duru.

- Par ailleurs, si la mondialisation a fait reculer la pauvreté, elle a précipité l'extension de l'épidémie. Elle est accompagnée par une explosion des voyages, en particulier aériens, et des transports de marchandises. Tout bouge sans cesse, tout est en contact avec tout. Le virus est sédentaire, il n'a aucun moyen de locomotion. Pour se déplacer, il doit passer de corps en corps. Le coronavirus est un passager clandestin planétaire, affirme un géographe. Ce qui restait avant localisé a maintenant toutes les chances de partir aux quatre coins du monde à vitesse grand V. Un virus venant de Chine du Sud qui se retrouve trois mois plus tard chez les humains de l'ensemble de la planète, c'est hallucinant ! s'exclame l'écologue de la santé Serge Morand.

- Cette épidémie est terrible, mais d'autres, demain, pourraient être bien plus létales, met en garde Jean-François Guégan. Il s'agit d'un coup de semonce qui peut être une chance si nous savons réagir. « Il me semble que nous vivons en ce moment le dernier signal d'alerte de la faune sauvage. » Si nous ne préservons pas la biodiversité, les crises sanitaires vont se multiplier, appuie Serge Morand. Une opinion aussi confortée par Peter Daszak, coauteur d'un rapport sur les pandémies publié par la Plateforme intergouvernementale scientifique et politique sur la biodiversité et les services écosystémiques (IPBES) : « Il n'y a pas grand mystère sur la cause de la pandémie de Covid 19. Les mêmes activités humaines qui sont à l'origine du changement climatique et de la perte de la biodiversité entraînent également des risques sanitaires. Dans les décennies à venir, les pandémies vont être plus nombreuses, plus meurtrières et se propageront plus rapidement ». Une seule espèce est responsable de la pandémie du Covid 19 : la nôtre, affirme-t-il.

- Le théologien brésilien Leonardo Boff voit dans ce nouveau virus – répandu sur toute la planète – une contre-attaque de la Terre, organisme vivant (qu'on appelle Gaia), contre une guerre d'agression de l'espèce humaine. Selon lui, l'activité débordante de notre espèce, entrée depuis la révolution industrielle dans l'ère de l'anthropocène¹, nous conduit à celle du nérocène », celle de la « production en masse de la mort des êtres vivants ». On assiste à une rapide érosion de la biodiversité. Les principaux éléments qui permettent la perpétuation de la vie, un climat favorable, un air non pollué, l'eau potable, un sol fertile, etc. se détériorent jour après jour. Gaia dit « halte-là ! Je suis une mère généreuse, mais j'ai mes limites. Je dois donner une sévère leçon à mes enfants rebelles et violents ». Cette leçon, c'est le chaos climatique, les événements extrêmes (sécheresses, inondations, tempêtes). Et ces minuscules virus face auxquels les milliards dépensés en armements paraissent ridicules. Leonardo Boff conclut l'un de ses articles en citant l'écologiste indienne Vandana Shiva : Le SARS-CoV-2 « peut nous aider à fonder une nouvelle civilisation basée sur l'harmonie avec la nature. Ou allons-nous continuer dans l'illusion de notre domination sur la planète, jusqu'à la prochaine pandémie. Et, finalement, jusqu'à notre extinction. La terre, elle, continuera, avec nous ou sans nous.

Ce que nous apprend la pandémie

La pandémie jette une lumière crue sur ce que nous savions déjà, mais sans le voir ou le croire, et qui nous est maintenant jeté en pleine figure. Il n'y a rien de vraiment nouveau, cela fait des décennies que nous nous enfonçons dans une situation dramatique, avec les perturbations climatiques, la chute de la biodiversité etc. S'il ne change rien de fondamental,

ce coup de projecteur révèle l'étendue et la gravité des failles de notre humanité, jusqu'à des recoins volontairement ignorés, voire dissimulés. Elle nous inflige, plutôt rudement, une série de leçons qu'il s'agit d'assimiler, ce qui va nous prendre du temps, alors que nous en manquons, et nous coûter bien des efforts, d'abord pour renouveler notre vision du monde, de notre place sur la planète, du sens de notre existence. Les références (M.xx) concernent un récent ouvrage d'Edgar Morin intitulé « Changeons de voie », Denoël 2020).

- Première leçon. Nous sommes entrés dans **l'ère de l'incertitude** (Morin, page 27). Quel avenir pour nous, nos enfants, nos petits-enfants, pour notre société, pour l'humanité ? Nous qui faisons partie du monde dit avancé, avec la raison triomphante, sa science et sa technique, un savoir d'une étendue et d'une profondeur jamais égalées, une domination quasi-totale sur l'ensemble de la planète – et même sur sa proche banlieue exosphérique – nous voici mis en échec par un virus invisible à l'œil nu... Notre civilisation a nié et occulté les risques qu'elle faisait courir à l'humanité et fait preuve d'arrogance face à la nature comme face aux autres civilisations, méprisées, sinon anéanties (M.118), au prix de la diversité humaine et de toutes les autres diversités. Conclusion : notre maîtrise des éléments qui conditionnent notre existence demeure partielle et limitée, ce que nous appelons « progrès » reste relatif et peut même se retourner contre nous.

- Deuxième leçon. **La pandémie a mis en lumière notre fragilité et les limites de l'intelligence.** Nous avons oublié et négligé notre fragilité, notre précarité. Le mythe occidental de l'homme « maître et possesseur de la nature » s'est effondré (M.31) L'accroissement de notre puissance va de pair avec celle de notre débilité (M. 32). Plus nous voulons nous exclure de la nature, plus nous devenons vulnérables (Nicolas Hulot). Il y a une crise de l'intelligence (M.48). On se rend compte que tout est lié affirme le pape François. Le mode de connaissance qui nous a été inculqué en Occident nous fait disjoindre ce qui est inséparable. Il sépare et compartimente les savoirs au lieu de les relier. Exemple : Dominique Seux (journaliste économique) a affirmé sur *France Inter* que cette crise est sanitaire et non pas économique. Or, à la racine de la crise sanitaire, ne discerne-t-on pas des éléments qui relèvent de l'économie, comme l'extension des élevages pour répondre à l'accroissement de la consommation de viande ou le trafic d'animaux sauvages ? (M.48) La conception technico-économique prédominante privilégie le calcul, alors que la souffrance et la joie, le malheur et le bonheur, l'amour et la haine sont incalculables. Ce n'est pas seulement notre ignorance, mais notre connaissance qui nous aveugle. On se borne à prévoir le probable, quand surgit sans cesse l'inattendu. Alors que la pandémie était annoncée depuis longtemps, l'humanité a fait preuve d'une presque totale imprévoyance. Le plus surprenant, c'est la surprise.

- Troisième leçon. **Ce qu'on croyait impossible est advenu.** Un grand coup de frein a été donné, avec un dérapage non contrôlé. On n'a plus franchi les frontières, on n'a plus voyagé en avion, les paquebots de croisière ont été immobilisés, le pétrole a été laissé dans les cuves, les voitures au garage, on a réduit la production et les échanges de marchandises... L'économie dont la marche en avant était inéluctable a été mise sur la touche « pause ». Le silence s'est établi, l'air est devenu moins pollué, les eaux plus transparentes, les émissions de gaz à effet de serre ont diminué. La nature a repris ses droits, des animaux sont réapparus, les oiseaux se sont remis à chanter... Nous avons gagné un peu de temps dans le combat contre la mutation climatique. Cependant, nous sommes menacés par une reprise de la production-consommation « comme avant » qui effacera vite ce gain de temps.

- Quatrième leçon. **Le virus questionne la « normale ».** Certains attendent, espèrent, un retour à « la normale », au temps d'avant la pandémie, vu comme un idéal. D'autres mettent

en garde : cette « normale », c'est elle qui a généré la catastrophe et son retour est porteur de nouvelles catastrophes. La crise sanitaire – dont on sortira peut-être un jour – est enchâssée dans ce qui n'est pas une crise, mais « une mutation écologique durable et irréversible » (Bruno Latour). Elle renforce dans la population l'« éco-anxiété » (ou solastalgie) provoquée par cette mutation, un sentiment d'impuissance et de perte de contrôle, avec une tristesse, voire une détresse qui peut décourager, mais aussi pousser à l'action collective qui permet de constater que l'on n'est pas seul à porter les changements souhaitables et de s'apaiser.

- Cinquième leçon : **le virus est une loupe sur les inégalités.** Aux Etats-Unis ou au Brésil on observe une surmortalité des Noirs et des Indigènes. Chez nous, le semi-confinement ou le confinement sont plus pénibles dans un logement exigu au cœur d'un quartier défavorisé que dans un espace plus vaste et plus agréable. Les enfants disposant d'un bon équipement informatique et soutenus par des parents à même de les accompagner dans leurs apprentissages scolaires sont favorisés par rapport à des camarades démunis. Les employés qui peuvent recourir au télétravail ont moins de risque d'attraper le virus que ceux qui sont « en première ligne », nettoyeurs, éboueurs, livreurs, soignants, agriculteurs, ouvriers d'usine, caissières... On redécouvre l'importance des « derniers de cordée », de ceux qui touchent des bas salaires (compensés par des applaudissements ?). Des « sans papier », des réfugiés déboutés, des familles monoparentales ont dû faire la queue à Genève pour un sac de provisions. Dans son message pour la journée de prière pour la sauvegarde de la création (1^{er} septembre 2020), le pape François nous invite à ne pas oublier « l'histoire de l'exploitation du sud de la planète qui a provoqué une dette écologique énorme ».

- Sixième leçon. **Le virus a mis en évidence une multitude de contradictions.** Nous vivons dans un environnement aseptisé et sécurisé, nous voici menacés par un virus peut-être échappé d'un marché douteux lié au trafic d'une faune sauvage. Nous bénéficions d'un système de santé ultramoderne, nous voici enjoins de nous protéger avec du savon, des masques et une distanciation physique. Nous tentions de résister à l'emprise du virtuel, voici que le virus nous précipite dans le virtuel. Nous voulions recréer du lien social et nous voici renvoyés à notre solitude. La bise était devenue un mode habituel de nous saluer, voici que nous ne pouvons même plus nous serrer la main. Nous aimions les grands rassemblements, nous aimons communier avec la foule et nous voici divisés en maigres troupeaux. Nous voulions découvrir le vaste monde et nous voici limités à notre bout de territoire. Nous avons apprécié le silence et l'air pur et voici que nous aspirons à voyager en avion...

- Septième leçon. **La pandémie nous a enseigné à distinguer l'essentiel du superflu** (ce que nous avons appris dans notre jeunesse mais oublié depuis). « La pandémie actuelle nous a amenés à redécouvrir des styles de vie plus simples et durables » souligne le pape François dans son message du 1^{er} septembre 2020. Ceux d'entre nous qui ne vivons pas dans la pauvreté ont pu constater que beaucoup de superflu nous avait semblé nécessaire. « Ne pouvant plus obéir aux pulsions d'achat, nous avons pu percevoir l'intoxication consumériste qu'a favorisée notre civilisation. Nous avons désormais préféré l'essentiel à l'inutile, la qualité à la quantité, le durable au jetable (M.37) Il s'agit de mettre fin à des activités et à des finalités superflues et destructrices et de cultiver des valeurs, des liens. Pour Bruno Latour, nous devons utiliser ce temps de confinement – de post-confinement puis de reconfinement, puis... – pour décrire ce à quoi nous sommes attachés et ce dont nous sommes prêts à nous libérer. Il propose d'inventer de nouveaux « gestes-barrières » à cette fin et nous offre un outil pour cela, sous la forme de questions à se poser à soi-même.

- Huitième leçon. **Le virus a suscité la solidarité et la découverte de notre interdépendance.** Nous avons pris, au téléphone, des nouvelles les uns des autres. Nous avons inventé des moyens de nous rencontrer à distance. Les autorités communales se sont inquiétées du sort des personnes à risque, elles leur ont proposé le service de jeunes volontaires pour faire leurs courses. Les solidarités apparues durant l'épreuve ont révélé des carences de solidarité (M.37). « Le personnel de l'EHPAD où j'effectuais un stage est devenu plus attentifs aux résidents. Pourquoi ne l'était-il pas avant ? » se demande une infirmière en France. La pandémie a mis en lumière notre interdépendance. Selon Elena Lasida, celle-ci fait « de chaque personne, proche et lointaine, à la fois une menace et un allié pour combattre le virus ».

- Neuvième leçon. **L'État retrouve son rôle.** Sous l'influence du néolibéralisme, il devait laisser le champ aussi libre que possible à l'économie, aux entreprises, se bornant à établir des conditions favorables au bon fonctionnement du marché, celui-ci assurant la meilleure allocation des ressources possible. Voici qu'avec la pandémie l'on s'est précipité vers l'État pour se protéger de la maladie, amortir ses conséquences économiques, assurer la continuité des services publics, puis tenter de faire repartir l'activité... Seulement, l'État avait été affaibli par les politiques d'austérité. Pourtant dûment averti, il avait abandonné, certaines mesures de précaution comme le maintien de stocks de masques et d'autres matériels, il avait supprimé des lits dans les hôpitaux et surtout ne disposait pas de personnel soignant qualifié en suffisance. Cependant, face à ces pénuries, les gouvernants ont tenu un double langage, les directives ont été fluctuantes, ce qui a ébranlé la confiance de la population.

- Dixième leçon. **La pandémie renouvelle notre prise de conscience d'une communauté de destin planétaire.** Avec les animaux, les plantes, les minéraux, l'ensemble de la nature, nous sommes solidaires sur la même planète, perdue dans un gigantesque univers. Nos catéchismes insistaient sur la supériorité de l'espèce humaine, oubliant que sa vie est inséparable de celle des autres habitants de la biosphère (M.142). Comme cette vie est menacée, non seulement par une nouvelle épidémie, mais par la dégradation des conditions d'existence, la prolifération des armes nucléaires ou le déchaînement des fanatismes, elle est devenue un impératif prioritaire (M. 142). « L'écosystème mondial commence seulement à nous apparaître dans toute sa complexité, et nous voulons dominer la nature, au lieu de chercher à nous associer à elle, pour en tirer le plus possible certes, mais aussi en la respectant assez pour qu'elle serve encore les générations futures. Ce ne sera pas si commode qu'on le pensait jusqu'ici », avait écrit René Dumont, dans un livre publié en 1973, intitulé « L'Utopie ou la mort » (Seuil).

Ce qui doit tout de suite changer

Face aux menaces pesant sur l'existence des êtres humains sur la planète, nous devons tout de suite changer de comportement, individuellement et collectivement. D'abord pour, si possible, éviter une nouvelle pandémie. Ensuite, pour amenuiser tant que faire se peut les dérèglements écologiques et limiter leurs conséquences. Le changement incombe d'abord aux plus favorisés, d'une part parce qu'ils sont (ou nous sommes) largement à l'origine de la situation. Ensuite parce que la marge entre leurs besoins essentiels et leur mode de vie est considérable et que les changements qu'ils peuvent opérer ont une plus grande portée que ceux qu'on pourrait demander à des populations à la limite de la survie. Seulement, le changement n'aura pas lieu sans perte et fracas, sans bouleversements et souffrances. Les plus favorisés (nous autres favorisés) y consentiront-ils ? Suffira-t-il d'exercer sur eux (sur nous) une pression non-violente ? Ou allons-nous nous entredéchirer ?

- Le risque est grand qu'au lieu de jouer un rôle d'alerte, cette situation n'incite les gouvernements à pousser les feux du productivisme et du consumérisme pour panser les plaies du citoyen et faire repartir l'économie comme avant (Dominique Méda). Le monde d'après la pandémie s'annonce comme la copie conforme de celui d'avant. Relancer l'activité économique, remettre le monde sur les rails qu'il a brièvement quittés semble la priorité. Des économistes font à nouveau entendre leur petite musique : il va falloir relancer la machine, tout miser sur la croissance, faire passer l'économie avant l'écologie.

- Par exemple, durant le semi-confinement du printemps, le Centre patronal vaudois met en garde : « Il faut planifier un retour progressif à la normale, éviter que certaines personnes soient tentées de s'habituer à la situation actuelle, voire de se laisser séduire par ses apparences insidieuses : moins de circulation sur les routes, un ciel déserté par le trafic aérien, moins de bruit et d'agitation, le retour à une vie simple et à un commerce local, la fin de la société de consommation. Cette perception romantique est trompeuse, car le ralentissement de la vie sociale et économique est très pénible pour d'innombrables habitants qui n'ont aucune envie de subir plus longtemps cette expérience forcée de décroissance. »

- Les gouvernements et les entreprises qui échafaudent les mesures de relance ont deux choix : soit ils nous piègent pour plusieurs décennies dans un modèle de développement polluant, inefficace, carboné et non soutenable, soit ils en profitent pour accélérer le basculement vers une énergie et des transports bas carbone.

- On se dit que le monde ne pourra plus jamais être comme avant et qu'il faudra transformer la reprise en opportunité, pour ne pas gâcher une crise, selon l'expression de Bruno Latour. Partout fleurissent des appels et des manifestes à ne pas repartir comme avant. C'est utile et nécessaire. Mais je sais aussi que l'aspiration première de beaucoup sera simplement de revenir à la normale. De rouvrir son commerce, de retrouver ses collègues ou de retrouver du travail. Il est urgent et important de penser la suite, mais c'est aussi un privilège que peu peuvent se permettre, souligne le chercheur François Gemenne. Celui-ci met en évidence une autre difficulté : si nous sommes prêts à mettre en place des mesures radicales contre le coronavirus, c'est parce que nous percevons le virus comme un danger proche et immédiat, ce qu'il est, alors que nous percevons le changement climatique comme un danger distant et lointain, ce qu'il n'est pas.

- Ce qu'on a appelé le « développement durable » ne suffit pas. On pensait possible de maintenir un niveau de croissance élevé sans porter atteinte aux ressources naturelles, sans détruire les écosystèmes, avec l'appui des technologies, c'est un échec, affirme Sophie Swaton. Le franchissement des limites planétaires nous invite à revoir nos modes de production et de consommation. A-t-on besoin de produire autant de tout ? demande-t-elle. « Il conviendrait de décélérer brutalement – et à long terme – nos consommations d'énergie et nos consommations tout court. La pandémie nous a montré qu'un ralentissement global est possible, mais l'effort de ralentissement qui suivra sera bien plus difficile qu'un arrêt momentané des activités. Il devra être structurel », lit-on dans les « propositions pour un retour sur Terre » de Dominique Bourg et d'autres auteurs. Voilà qui ressemble à la si décriée « décroissance » ou à ce que d'aucuns appellent « l'écologie punitive » en utilisant l'expression comme un repoussoir. Cependant, on peut constater qu'avec la pandémie et de violents phénomènes climatiques, la punition, bien plus sévère, est déjà là.

- Ensuite, ajoutent Dominique Bourg et al., il s'agira d'adopter une vitesse de croisière compatible avec le rythme de la biosphère, c'est-à-dire une consommation globale inférieure à

une planète, pour permettre la régénération des écosystèmes que nous avons détruits. Pour cela, nous devons métamorphoser les modes de vie des populations les plus riches, dont le nôtre, puisque ce sont ces modes de vie qui épuisent les ressources de la planète.

- Il s'agira encore, par ailleurs, d'adopter une approche qui reconnaît les interconnexions complexes entre la santé des personnes, des animaux, des plantes et de l'environnement, lit-on dans un rapport publié par la Plateforme intergouvernementale sur la biodiversité et les services écosystémiques (IPBES). Et de s'attaquer aux facteurs de risques, comme la déforestation et le commerce des animaux sauvages. Ce rapport propose également de taxer les activités à haut risque de pandémie, par exemple la consommation de viande et la production animale. « Messagère de la paix » des Nations Unies, l'anthropologue Jane Goodall implore l'humanité d'abandonner l'élevage industriel et de cesser de détruire les habitats naturels.

- Autre « orientation structurante » : réduire les inégalités. Selon Oxfam, alors que la pandémie fait basculer des millions de personnes dans la pauvreté, les plus riches ont rapidement retrouvé leur fortune et l'ont même accrue. Dominique Bourg et al. estiment nécessaire « un encadrement des écarts de revenus (salaires, revenus du capital) » qui devraient se situer à l'intérieur d'une fourchette dont l'amplitude est à définir de manière démocratique. Avec un revenu de transition écologique destiné à des personnes en contrepartie d'activités orientées vers l'écologie et le lien social et un revenu maximal.

- Il s'agit encore d'accélérer la « transition énergétique », c'est-à-dire le passage des énergies fossiles aux renouvelables. Dominique Bourg et al. veulent un arrêt immédiat des subventions aux fossiles. Dans le même ordre d'idées, ils proposent une réduction du transport individuel, au fur et à mesure du renforcement du transport public. Le tourisme de masse, si fortement affecté par la pandémie, est incompatible avec la transition écologique, affirment des chercheurs. Des professionnels de la branche suggèrent des voyages dans lesquels on s'investit davantage, plus longs et moins fréquents. Cela suffira-t-il ?

- Que les peuples riches seuls aillent de plus en plus nombreux et de plus en plus vite en avion représente désormais, pour nos climats et nos réserves, un danger qui deviendra bientôt difficilement acceptable », affirmait René Dumont dans « L'Utopie ou la mort », paru en 1973.

- Il y a encore des milliers de changements à effectuer pour maintenir les conditions d'habitabilité de la planète. Dans le domaine de la relocalisation de la production, de l'économie circulaire, du recyclage, de la durabilité des objets, de l'isolation de l'habitat... Cela suppose l'instauration d'une démocratie économique, avec des entreprises, notamment multinationales, responsables, un système financier orienté vers le bien commun. Donc un bouleversement du système économique. Tout cela, nous dit Gaël Giraud, nécessitera énormément d'emplois nouveaux. Les générations qui viennent ne manqueront pas de travail...

- Les experts de la Plateforme scientifique et politique sur la biodiversité et les services écosystémiques (IPBES) réclament la création d'un Conseil intergouvernemental pour la prévention des pandémies, recommandent de s'attaquer aux facteurs de risque, notamment à la déforestation et au commerce des animaux sauvages, de taxer les activités à haut risque de pandémie comme la consommation de viande, la production du bétail, l'expansion agricole mondialisée. Cette Plateforme souligne que le coût de la prévention et de la réduction des risques de pandémie est cent fois moins élevé que le coût de la réponse à de telles pandémies.

Il faut bien sûr, avant tout, prendre en compte les souffrances des personnes atteintes et les vies perdues...

Perspectives

La pandémie opère peu à peu un bouleversement dans les consciences, non sans susciter inquiétudes et angoisses. Sont en cause la place et le rôle de l'espèce humaine sur la planète (et dans l'univers) ou les relations entre les humains, les animaux et les plantes, ainsi qu'entre les peuples et les personnes qui les composent. La vision qui a encore cours dans la société occidentale et s'est largement répandue, celle de l'homo œconomicus, s'estompe et sera sans doute balayée par les nécessités de la survie. Il s'agit de lui substituer, en s'appuyant sur l'exemple des peuples premiers, comme sur les avancées scientifiques, une vision nouvelle et d'autres perspectives. Cela ne se fera peut-être pas sans de violents affrontements ni, surtout, sans une dose aussi élevée que possible de compréhension mutuelle, de coopération, d'entraide, soutenue par une ouverture sur la spiritualité.

- Pour certains auteurs, nous nous dirigeons vers un effondrement total ou, pour le moins, vers la fin de la civilisation thermo-industrielle. À la suite du rapport Meadows (1972), on considérait déjà que le non-respect des limites à la croissance pourrait conduire le monde civilisé à un tel effondrement. « Cette épidémie est terrible, mais d'autres, demain, pourraient être bien plus létales », craint un expert. S'y ajoutent le dérèglement climatique, les pollutions, la chute de la biodiversité... Le pire scénario serait celui d'un croisement des crises qui nous plongerait dans un abîme de contradictions, souligne le climatologue brésilien Alexandre Araújo Costa : « Lors d'un ouragan, les autorités recommandent de quitter son domicile, mais quand une épidémie se répand, la consigne est de rester chez soi ». Que faire si ces événements surviennent en même temps ? Ceux qui habitent le littoral vont mourir noyés et ceux qui vivent dans des zones sèches seront carbonisés, craint le leader indigène brésilien Ailton Krenak.

- Si un effondrement global est possible, il n'est pas certain, rétorquent Catherine et Raphaël Larrère. Ils citent Edgar Morin et sa maxime : « Attends-toi à l'inattendu ! » Le pire n'est pas sûr et l'improbable peut advenir, ajoutent-ils. Dominique Bourg les rejoint quand il souligne que l'histoire nous réserve des surprises et que les plus désespérées des causes ne sont pas toujours perdues. Une autre philosophe, Corinne Pelluchon, cite Georges Bernanos pour qui l'espérance n'a rien à voir avec l'optimisme mais est plutôt « du désespoir surmonté ».

- Dans *Le Monde*, Anne Chemin recense les mouvements suscités par la hantise de la mort de la planète. Elle cite le survivalisme, né à la suite du rapport Meadows, mais qui aujourd'hui inspire, notamment aux Etats-Unis, des hommes qui se préparent à l'effondrement en stockant de la nourriture et des armes et en participant à des stages de survie. Ils cherchent un salut individuel et sont éloignés de toute conscience écologique. À l'inverse, la collapsologie appartient pleinement à la mouvance écologiste. Elle affirme que l'effondrement est un processus irréversible déjà bien entamé. On lui reproche d'engendrer une « logique sociale de désillusion » et de mettre en question le sens de l'engagement. Cependant, l'un des « pères de la collapsologie », Pablo Sevigne, affirme que le but de celle-ci est de surmonter les peurs et de les transformer en action collective. Entre deux, on observe dans une partie de l'humanité, une « habitude fataliste » ou un « phénomène d'accommodement » qui affaiblit la conscience du danger. Alors que, écrit Anne Chemin, la peur peut fonder et stimuler la responsabilité sociale. Est-ce cette crainte qui, depuis une dizaine d'années, amène des citoyens, les entreprises et des gouvernements à modifier peu à peu leurs habitudes de

production, de consommation ou de mobilité et à imaginer un monde moins carboné ? demande-t-elle.

- Par ailleurs, dans des milieux technoscientifiques, on compte sur des solutions de géo-ingénierie, notamment pour freiner ou stopper le réchauffement climatique par des moyens allant du plus « simple » (planter des milliards d'arbres...) au plus utopique. Des recherches sont en cours, des projets élaborés et des expériences tentées (certaines financées par des milliardaires) mais les obstacles et les risques restent énormes. Selon les détracteurs de ces méthodes, la géo-ingénierie s'apparente à une fuite en avant : la technologie de demain est censée résoudre les désordres engendrés par la technologie d'hier.

- Pour Edgar Morin, la pandémie met en relief la communauté de destin de tous les humains en lien inséparable avec le destin bioécologique de la planète Terre. Bruno Latour pose la question « Où suis-je ? » Le confinement nous a obligés à changer de lieu, à passer d'un espace ouvert, infini, à un lieu limité, à cette mince couche de quelques kilomètres d'épaisseur, modifiée par les vivants au cours de milliards d'années, où il nous faut vivre, dans la dépendance du climat, d'une certaine température du système Terre dont nous sommes tous devenus responsables. « La question n'est plus de savoir si nous avons assez de ressources à exploiter, mais comment maintenir les conditions d'habitabilité de la planète ».

- Bruno Latour voit se profiler un conflit entre les « extracteurs » et les « ravaudeurs ». Un conflit qui ne remplace pas mais complique et avive les autres conflits. Un conflit qui se situe à l'intérieur de chacun d'entre nous et aussi entre peuples et nations. Les extracteurs maintiennent par la violence leur occupation de territoires qui les font vivre – qu'il s'agisse de pétrole, de terres rares ou de bas salaires – et refusent aux habitants de ces territoires des droits égaux aux leurs. Alors que les ravaudeurs se battent pour maintenir les conditions d'habitabilité d'une planète saccagée. Bruno Latour cite le pape François qui, dans *Laudato si* (49) invite à écouter « tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres ». L'Académie pontificale pour la vie nous demande d'ouvrir les yeux sur la réalité des êtres humains qui font face depuis longtemps au « défi quotidien de survivre ». Pablo Servigne souligne que les désastres qui affecte la biosphère touchent principalement des pays pauvres qui en sont les moins responsables. Cette injustice crée un grand ressentiment source d'affrontements.

- Il faudrait changer les hommes et d'abord la masse des semi-privilegiés que nous sommes ; ce qui inclut beaucoup de travailleurs des pays riches. Comment leur faire accepter les disciplines qu'imposera un jour proche la nécessaire croissance zéro de leur consommation globale ? se demandait déjà René Dumont en 1973.

- Dominique Bourg et al. introduisent leurs « propositions pour un retour sur terre » en relevant que celles-ci « visent à pacifier la société en mettant un terme à la mise à mort effective ou symbolique des plus faibles, à mettre fin à la guerre contre la nature, à rétablir la relation au vivant comme socle de toute civilisation.

- « C'est une triste chose de songer que la nature parle et que le genre humain n'écoute pas ». Cette citation de Victor Hugo introduit un appel lancé par neuf personnalités, dont Audrey Azoulay, directrice de l'UNESCO, Jane Goodall, messagère de paix des Nations Unies ou Nicolas Hulot. Ces personnalités demandent un effort de créativité et d'imagination pour « explorer d'autres manières d'être au monde ». Cela implique, écrivent-ils, de mieux gérer des espaces où la faune et la flore puissent s'épanouir. Ils ajoutent qu'il faut aussi écouter les peuples autochtones, « eux qui ont toujours considéré que la nature était notre passé, notre

présent et notre avenir ». Nous pouvons habiter la terre, mais d'une autre manière, écrit le leader indigène brésilien Ailton Krenak.

- Sophie Swaton suggère que la crise que nous traversons peut nous aider à glisser vers une transition qui consiste à nous éveiller à notre lien à la nature et à notre intériorité. Une intériorité interconnectée aux autres, en incluant le vivant et le non-vivant. « Les mondes minéraux et végétaux sont d'une importance capitale pour les cultures et l'identité des peuples premiers. Cela ne signifie pas que nous devons nous obliger à penser comme eux, mais il s'agit d'accepter que leurs croyances ne sont pas forcément moins louables que celle de penser qu'aller sur Mars soit la seule solution pour notre espèce. Les chercheurs, ajoute-t-elle, montrent que les connaissances des peuples premiers sont compatibles avec la protection du vivant et sont mêmes bâties sur cette protection qui respecte le cycle de régénération de la Terre.

- Pour Philippe Descola, une politique de la Terre entendue comme une maison commune dont l'usage n'est plus réservé aux seuls humains implique une révolution de la pensée politique de même ampleur que celle réalisée par la philosophie des Lumières, puis par les penseurs du socialisme. Signes avant-coureurs : dans plusieurs pays, on a donné une personnalité juridique à des milieux de vie, des montagnes, des bassins-versants, des terroirs. C'est un tournant anthropologique, d'une anthropologie devenue moins anthropocentrique car elle a cessé de réduire les propriétés des non-humains aux aspirations que les humains projettent sur eux.

- Selon Jeremy Lent, nous devons passer d'une civilisation basée sur l'accumulation des richesses à une civilisation écologique. Dans la ligne d'un saint Ignace de Loyola et d'un saint François d'Assise, Leonardo Boff parle de réinventer une relation amicale, respectueuse et prudente avec la Terre et la nature. « De là naîtra une civilisation bio centrée, fondée sur l'interdépendance entre tous, dans la solidarité, la coopération et le soin de tout ce qui existe et vit, spécialement avec les moins protégés, dans une fraternité universelle ». Il en appelle à l'Esprit saint pour qu'Il transforme le chaos destructif en chaos créatif. La tragédie actuelle peut nous permettre « un saut qualitatif vers un nouvel ordre, plus élevé, plus humain, plus cordial, plus amoureux, plus spirituel ».

- Le philosophe Abdennour Bidar demande également de cultiver en nous-mêmes ce que Bergson appelait « une énergie spirituelle », un « élan vital », car nos liens à nous-mêmes, à la nature, aux autres sont en souffrance. Notre espérance ne meurt pas, ajoute Boff, en citant le pape François dans l'encyclique *Fratelli tutti*, une espérance « enracinée au plus profond de l'être humain, indépendamment des circonstances concrètes et des conditionnements historiques » (55). Une espérance qui est, plus qu'une vertu, un moteur intérieur qui projette des rêves et des visions nouvelles. Nous sommes faits de lumière et de ténèbres, reconnaît Leonardo Boff, mais nous croyons que la lumière triomphera. Nous sommes essentiellement des êtres de bonté. La Covid 19 l'a révélé, de manière spéciale parmi les pauvres et dans les périphéries. Les gestes de solidarité montrent, qu'après tout, il vaut la peine de vivre car la vie est bonne.

- Le philosophe chrétien Martin Steffens ne peut s'empêcher de penser qu'à travers cette pandémie, Dieu tente, une énième et peut-être ultime fois, de sauver le monde. « Dieu nous laisse un peu méditer. Je ne dis pas qu'il voulait ce virus ni cette épidémie. Mais il veut que nous l'accueillions, comme toute chose, comme la joie ou la maladie, comme l'enfant qui naît et le jour qui vient, en vue d'un accroissement de son Royaume. »

- « C'est la vie et la mort que j'ai mises devant vous, c'est la bénédiction et la malédiction. Tu choisiras la vie pour que tu vives, toi et ta descendance, en aimant le Seigneur ton Dieu, en écoutant sa voix et en t'attachant à lui » (Deut. 30,19).

Recueilli par Michel Bavarel, fin avril 2021

¹ Époque géologique où l'activité humaine a une incidence significative sur l'écosystème de la planète. D'aucuns l'appellent « capitalocène », incriminant le système capitaliste.